



Remarques sur la notion de représentation sociale

Alain Baubion-Broye, Michel Lapeyre, Philippe Malrieu

► **To cite this version:**

Alain Baubion-Broye, Michel Lapeyre, Philippe Malrieu. Remarques sur la notion de représentation sociale. *Psychologie et Education, AFPEN*, 1977, 3, pp. 37-56. <halshs-01086205>

HAL Id: halshs-01086205

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01086205>

Submitted on 23 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

psychologie et éducation



REVUE DE RECHERCHES DU LABORATOIRE
ASSOCIÉ AU CNRS N° 259

N° 3

Mai 1977

REMARQUES SUR LA NOTION DE REPRÉSENTATION SOCIALE

Alain BAUBION-BROYE
Michel LAPEYRE
Philippe MALRIEU

Notre équipe a rencontré cette notion dans une série de travaux, aussi bien de psychologie sociale que de psychologie génétique. Dans tous ceux d'abord qui concernent l'acculturation : la genèse des fonctions et des conduites au cours de l'enfance ne peut pas ignorer les représentations pédagogiques des groupes éducateurs - qu'il s'agisse du développement du langage ou de celui de l'intelligence ou de la formation de l'idéal du moi. Le rôle régulateur de représentations partagées pour un groupe apparaît dans les conduites novatrices - introduction d'une technique, d'une pédagogie, d'un mode d'organisation nouveau. Il apparaît aussi dans des conduites de personnalisation, où le sujet, lorsqu'il décide d'un type d'existence le fait en fonction de hiérarchies de valeurs qu'il n'a pas posées sans se référer à des codes sociaux : ainsi le choix professionnel prend en compte une hiérarchie sociale des métiers, les choix culturels obéissent à des représentations sociales qui varient d'un groupe à l'autre.

Nous avons donc tenté une triple investigation :

D'abord, qu'entendre par représentation sociale ? Comment la distinguer de la notion de représentation collective de DURKHEIM ? Ou de la notion d'idéologie ? Dans un essai critique sur le travail de MOSCOVICI (1961), J. LARRUE et M. BATAILLE relevaient que pour cet auteur la R.S. est comprise comme «un système de valeurs, de notions et de pratiques» (MOSCOVICI, in C. HERZLICH, 1969, p. 11) : elle est informations (conscientes) et attitudes (en grande partie inconscientes). Quel est alors le rapport entre attitudes et informations ? En quoi consistent les processus inconscients qui la sous-tendent ? Sont-ils du type de ceux que propose la psychanalyse ? Ou de ceux que les marxistes placent au fondement des conduites sociales ? Par ailleurs, doit-on admettre avec DURKHEIM qu'elle est fondatrice du groupe, ou n'a-t-elle pas plutôt son fondement dans des rapports sociaux ? Ces questions renvoient au deuxième point :

Comment s'élabore une R.S. ? Les analyses de MOSCOVICI ont bien mis en évidence que l'objectivation, la mise en évidence de quelques uns des caractères de la réalité est relative aux attentes du groupe, à ses besoins, et que ces caractères se fixent au cours de l'ancrage, de leur utilisation dans la pratique. C'est donc sans doute les déséquilibres qui se font jour dans le groupe qu'il faut explorer, ses contradictions internes, pour comprendre le rassemblement en une totalité de certains aspects de la réalité

plutôt que d'autres, et le caractère syncrétique de la R.S., puisqu'elle est amenée à satisfaire plusieurs besoins à la fois.

Reste une troisième question : celle de la relation des individus à la R.S. Leur est-elle inculquée à partir d'instances idéologiques dominantes ? Ou est-elle, dans quelque mesure, agréée et même cherchée par eux ? On peut penser, dans l'examen de ce problème, à la fonction de personnalisation qu'elle remplit : elle définit les actes essentiels et secondaires, le temps que le sujet peut leur consacrer, elle le défend contre la dispersion, le fixe dans une visée, fût-elle imaginaire. Construite dans la communication, elle amène le sujet à se déplacer sur la position des autres, à le faire sortir de son égocentrisme - quitte à le plonger dans l'égo-centrisme du groupe.

Les remarques qui suivent ont été élaborées à partir d'un entretien avec un cultivateur du Larzac, qui a révélé quelques aspects de la R.S. de l'agriculteur qui se développe parmi ses camarades.

IDENTITÉ, BIOGRAPHIE DU SUJET

Il s'agit d'un agriculteur de 30 ans (marié, 2 enfants) qui travaille en fermage une exploitation de 30 hectares. Cette exploitation est rattachée à un G.A.E.C. (1) qui compte cinq adhérents, dont le sujet. Le G.A.E.C. est relativement ancien : il a été fondé en 1964-1965, au moment où l'existence légale des G.A.E.C. a été reconnue (2) ; mais le travail coopératif avait été amorcé avant la date de création officielle, par trois agriculteurs parmi les cinq membres actuels.

Nous sommes dans une région où l'élevage ovin domine et, en dehors des gros travaux saisonniers (fenaison, moisson, labour...) réalisés en commun, «par chantiers», en dehors aussi de certaines tâches effectuées à tour de rôle (garde de troupeaux), la plus grande partie des travaux, réguliers et permanents, sont répartis entre les cinq membres ; chaque membre est ainsi responsable d'un secteur particulier : troupeau pour la traite, troupeau pour le renouvellement, élevage porcin, assolements, etc.....

Comme la plupart des autres membres du G.A.E.C., le sujet se caractérise par des participations sociales diverses et multiples :

- il est conseiller municipal,
- il est responsable syndical,
- il est responsable d'une association familiale du canton,
- il a été délégué des salariés agricoles (à la Mutuelle Agricole).

Le sujet a d'abord été aide-familial dans l'exploitation paternelle (dans le

département du Lot). Dans son discours, il insiste sur les difficultés rencontrées à ce moment-là, dues, selon lui, notamment au partage du pouvoir dans l'exploitation. Et il expose le conflit l'ayant opposé à son père et ayant entraîné son départ.

«Si je suis parti, c'est parce que j'ai pas pu m'entendre avec mon père, pour plusieurs raisons, et puis notamment pour des raisons de cohabitation... C'était pas la coopérative !

Quand je me suis marié, je lui ai proposé de gérer ensemble l'exploitation... Et alors il a absolument pas voulu ; il a dit : «Non, non, non, ou tu prends tout ou je garde tout et tu es mon salarié, mais pas question de système de gérer ensemble».

..... Je voulais, oui, essayer de faire autre chose pour qu'on puisse... s'exprimer tous les deux..... Mais il n'a pas voulu.....».

Ses aspirations à la coopération ouverte aux agriculteurs extérieurs à la famille, tout comme les aspirations à la coopération ou à la co-gestion avec son père se sont heurtées les unes aux autres d'une part, mais d'autre part et en même temps au refus du père d'envisager ce qui revenait à remettre en cause la hiérarchie et la structure familiale en tant que telles.

«Je trouvais que ça restait trop dans un climat familial et qu'il fallait en sortir..... Même les voisins comprenaient que c'était un truc familial et n'osaient pas tellement y rentrer..... J'estime qu'on doit s'entendre mieux avec quelqu'un qu'on a choisi qu'avec quelqu'un qui vous est imposé d'une manière ou d'une autre..... La famille jusqu'à présent était un petit peu imposée..... La famille (est) une sorte de contrainte..... Il y avait une sorte de lien familial qui empêchait de sortir de ce système là».

A la suite à son départ, il a «émigré» dans l'Aveyron et il est devenu salarié du G.A.E.C. auquel il participe maintenant comme associé. Cette nouvelle situation -ce statut salarial- n'étant pas sans faire naître en lui des insatisfactions et en fin de compte une revendication d'égalité et de responsabilité que son salariat interdisait.

«J'ai dit, ma foi, ce sera peut-être une situation d'avenir..... A tant que faire, autant vaut-il que tu prennes des responsabilités comme eux, et du travail, comme eux.... parce que salarié chez eux, c'était pas tellement marrant.....».

Il est enfin devenu membre à part entière du G.A.E.C., dans lequel il est actuellement spécialisé dans l'élevage ovin.

MÉTHODE D'ÉTUDE - GRILLE D'ENTRETIEN

Par l'entretien semi-directif, nous visons à explorer :

- les mécanismes et la genèse de l'adhésion du sujet à des institutions coopératives dans l'agriculture ;
- la structure et le champ de ses représentations sociales.

En effet, à la suite d'un travail de recherche antérieur un certain nombre de questions se sont posées à nous concernant, certes, les finalités de la coopération en général dans la société actuelle, mais aussi la diversité et les contradictions des raisons d'adhésion, des significations attribuées par les agriculteurs à l'instrument coopératif et les représentations qu'ils s'en font.

C'est donc sur plusieurs plans que se sont portées nos investigations :

- 1) l'histoire familiale du sujet et les épisodes marquants qui la constituent ;
- 2) l'histoire de ses participations sociales (professionnelles, syndicales, religieuses...) ;
- 3) l'insertion sociale actuelle du sujet, qui renvoie à ses représentations, à ses opinions à l'égard de l'organisation socio-économique, à l'égard de sa place dans l'ensemble social.....

En d'autres termes, c'est dans une perspective historique que nous avons tenté de saisir les facteurs de l'adhésion de l'agriculteur au groupement d'exploitation et les éléments constitutifs de sa représentation de l'institution coopérative (G.A.E.C.), de la place qu'il y occupe, et de sa représentation des rapports qu'entretient avec la société globale la coopérative de travail agricole.

Il y a ici une problématique double : génétique et structurale. Dans cette partie, nous nous attacherons essentiellement à définir la structure des représentations actuelles du sujet, en rapport avec la grille d'entretien définie plus haut.

LA STRUCTURE DE LA REPRÉSENTATION SOCIALE

(Aspects cognitifs et pratiques)

La représentation sociale est une organisation psychologique bâtie en réseau de relations entre des éléments de connaissance et des notions. D'un point de vue général, la dimension cognitive de la représentation sociale est pénétrée d'influences provenant des apprentissages intellectuels et culturels (des capacités qu'ils développent chez le sujet), mais elle est aussi dépendante des relations qui l'associent à des milieux ou des

groupes au travers desquels le sujet «s'éprouve» dans des formes de socialités, des modalités d'échanges interpersonnels et élabore les structures de sa personnalité (3).

Ce qui apparaît dans le discours du sujet au niveau de sa représentation de l'agriculture, ce sont des couples d'oppositions (4) qui sont situés par rapport à l'invention par le sujet du terme «syndicat non apolitique».

«- Vous étiez plutôt C.D.J.A. (5) si je comprends bien ?

- Ah! bé c'est-à-dire pas forcément C.D.J.A. ; moi je ... mon point de vue c'est... c'est pas un syndicalisme unique.

- C'est-à-dire ?

- Moi je verrais très bien euh... le syndicat non apolitique.

- Oui...

- Plus politisé».

Ces oppositions posées s'accompagnent d'une explicitation par le sujet de leur nature (ce qui renvoie au caractère cognitif de la représentation sociale). Elles se déploient en effet sur plusieurs axes :

- Sur l'axe des affinités et des vécus, en tant qu'ils sont pour lui des conditions normalement favorables à l'association d'agriculteurs entre eux :

. agriculteurs orientés vers l'atteinte de buts coopératifs par exemple par rapport aux agriculteurs individuels (ou individualistes).

- Sur l'axe géographique et des productions :

. Céréaliier au nord de la Loire / Éleveur au sud de la Loire
. Gros / Petits
. Production industrielle / Production familiale.

- Sur l'axe politique et syndical :

. Droite / Gauche
. Genre F.N.S.E.A. (6) / Genre C.G.T.-C.F.D.T.

«- Politisés, oui ! (Faire des syndicats.....).

- C'est-à-dire ? Est-ce que vous pourriez préciser là ?

- Hé bé... vous savez comme moi il y a, il y a des gars qui sont extrême droite et d'autres extrême gauche ; il y en a d'autres qui se trouvent un peu entre les deux, quoi. On ne peut pas mettre dans un même syndicat un gars

qui est... qui pense si vous voulez à gauche et un gars qui pense à droite.

- Oui...

- D'après moi c'est pas pensable. Un petit peu si vous voulez le... le... genre C.F.D.T. et C.G.T.

- Oui...

- Ils sont pas forcément tous les deux, l'un à droite et l'autre à gauche m'enfin, qui n'ont quand même pas... les mêmes politiques quoi. Ou parce que... moi je parle politique sans euh... je ne veux pas dire... au sens péjoratif... euh... parti quoi. Parce qu'alors là bien sûr, ça n'a aucun... intérêt quoi».

Ici sa pensée opère autour de la comparaison milieu ouvrier / milieu paysan qui lui permet de dégager, en référence au milieu ouvrier, un couple d'opposition destiné à expliciter le couple de départ : F.N.S.E.A. / Syndicat non apolitique. Dans ce passage où l'interviewé explicite sa conception du syndicat, il y a des exemples de plus en plus politiques, donc une «levée des résistances» jusqu'au moment de la rupture. «Moi je parle politique... pas... au sens péjoratif» : par où se marque le parallélisme entre syndicat non apolitique et politique non partisane. Ces syndicats non apolitiques apparaissent bien difficiles à définir : ils comprennent «le genre C.F.D.T. et C.G.T.» -implicitement opposés au «genre F.N.S.E.A.»- mais le sujet n'arrive pas à cerner le statut de la différence entre les deux syndicats cités comme «non apolitiques». On peut faire l'hypothèse que si le sujet est gêné par ses définitions du politique (ou plutôt du «non apolitique») qu'il ne trouve plus pertinentes au moment de les appliquer à l'exemple qu'il cite, c'est parce qu'elles ne sont là que pour masquer la question du parti dont il ne reconnaît pas le rôle dans la lutte politique.

Dans ces hésitations, on peut repérer l'existence d'un conflit chez le sujet entre :

- d'une part la conception qu'essaie d'imposer l'idéologie dominante et selon laquelle la politique se réduit au jeu et au fonctionnement «neutre» de l'appareil d'État à l'exception pourrait-on dire des partis, qui eux font de la politique (7) «au sens péjoratif».
- d'autre part l'insatisfaction qu'il ressent face à la F.N.S.E.A. qui se prête trop à ce jeu parce qu'elle est trop mêlée au pouvoir.

«- Qu'est-ce qui dans le syndicat dont vous parliez tout à l'heure vous... qu'est-ce que c'est qui vous déplaisait à ce point de vue, des idées ?...

- Alors là là personnellement, actuellement de plus en plus d'ailleurs, je crois que le syndicat agricole tel qu'il est actuellement en Aveyron ou bien dans toute la France quoi, c'est surtout que c'est des gars qui euh...

qui sont... les gars qui sont à la tête sont... sont trop mêlés avec le pouvoir actuel quoi. Et discutent trop avec le pouvoir sans en avoir au préalable discuté à la base quoi. C'est disons c'est... il y a un bureau de direction et puis c'est lui qui fait tout le boulot, les autres doivent suivre quoi, c'est tout. Alors c'est là où je suis pas du tout d'accord ; d'après moi il faudrait d'abord que les idées partent de la base et ensuite bien sûr soient transmises pour être répétées plus haut, c'est certain quoi ; mais si les idées partent pas de la base on peut rien faire du tout quoi.

Le sujet rencontrerait ainsi, dans la formulation de son vœu d'un syndicat autre, une limite infranchissable «il ne faut pas faire de politique» qui s'opposerait sans qu'il le sache à son désir de faire éclater les différences (8). Cette méconnaissance du rôle et de la place des partis se vérifie et se redouble chez le sujet au niveau de l'analyse du jeu économique et de sa traduction politique, où il semble bien cerner le clivage en groupes d'intérêts -sinon en classes-, l'existence d'un certain nombre d'instances (la grosse finance, l'État, le Gouvernement, etc...) mais non l'intervention des partis à l'appui de ces forces (ou à l'encontre...). Les partis sont pour lui en quelque sorte à part et ne peuvent représenter les intérêts ni d'un côté ni de l'autre, bien que quelques indices dans son discours permettent de penser qu'il associe bien un parti (l'U.D.R.) à la «grosse finance» et au gouvernement ; mais il est vrai que d'autres indices désignent les partis en général comme des «choses péjoratives», ou purement techniques. Quoi qu'il en soit la non-implantation dans le champ de sa pratique des partis en tant que tels et la nature contradictoire de l'U.D.R. -parti des exploités s'opposant à tous les autres intérêts que ceux des exploités mais qui recrute par ailleurs, au moins au niveau de l'électorat, parmi les petits paysans exploités- ces deux facteurs réunis ne peuvent que semer la confusion dans son esprit et lui rendre difficile la représentation de la lutte politique et de la lutte des partis comme expression de la lutte d'intérêts antagonistes.

Cependant, à cette hésitation qui entoure la question des partis répond dans son discours une série de découvertes successives des rapports de filiation et d'antagonisme qui reflètent, non comme une reproduction fidèle mais comme une déformation, la réalité des luttes sociales auxquelles il est mêlé, et la fonction que jouent dans le monde agricole certains groupes et forces. Ces découvertes l'amènent à marquer, en particulier, le caractère contradictoire de la F.N.S.E.A., syndicat de tous les agriculteurs mais qui défend, en fait, les intérêts des plus aisés, et qui, en rupture avec la base, «s'entend» avec le pouvoir :

«Les gars qui sont à la tête sont trop mêlés avec le pouvoir actuel et discutent trop avec le pouvoir sans en avoir au préalable, discuté à la base».

Néanmoins, l'affirmation critique sur l'influence dans la paysannerie d'une

idéologie syndicale qui homogénéise (ou nie) les différentes couches la composant et qui renforce des croyances et des illusions de liberté (d'entreprise, attachée à la propriété individuelle) ne s'accompagne pas d'une explicitation des relations entre les effets que cette idéologie produit et leur origine dans les structures sociales. Le dévoilement des influences de l'idéologie dominante dans la paysannerie n'est que partiel dans sa représentation sociale ; rendu possible par les événements (les crises) de son histoire antérieure, s'appuyant, dans son expérience concrète, sur les possibilités que lui offre le travail coopératif (notamment), ce processus de dévoilement est, en quelque sorte, limité par l'existence d'un masquage portant aussi bien sur les raisons profondes de ses engagements sociaux que sur les mobiles de ses conduites d'adhésion à «l'idéologie coopérative» liés à ses conditions antérieures de vie (9).

Pour conclure, il ne s'agit pas simplement de l'élaboration par le sujet d'une représentation abstraite de la réalité sociale dans la mesure où l'émergence de ses conceptions est contemporaine d'un effort multiforme et puissant d'implantation du capitalisme dans la sphère agricole -en vue de l'absorption de la petite production marchande (production «artisanale» souvent dominante) dans le mode de production capitaliste- et d'une résistance des agriculteurs à l'égard de ces tentatives. Par là, se manifeste sans doute l'intrication des aspects cognitifs et pratiques de la représentation sociale : la représentation sociale ébauche un projet d'actions, érigé en réponse aux contradictions et aux crises sociales plus ou moins explicitées (10).

LA CONSTRUCTION D'UNE R.S.

La R.S. apparaît donc comme dotée d'une pluralité de caractères, et s'interroger sur sa construction c'est se demander comment il se sont fondus entre eux. Revenons sur un aspect de la R.S. de l'agriculture exposée par notre participant au G.A.E.C. :

«Alors je crois que sans le... sans l'ouvrier, sans le... sans tous les ouvriers qui travaillent (.....) dans le domaine agricole ou industriel, avec l'ensemble des consommateurs... l'ensemble d'une nation et l'ensemble du monde quoi,... sans un ensemble on ne peut pas faire grand chose. Voilà pourquoi j'ai dit ça quoi (que l'agriculture de groupe ne suffit pas). Parce que seuls les agriculteurs c'est pas grand chose quoi, qu'ils soient en groupe ou individuels».

La structure dévoile quelques aspects de la genèse.

Tout d'abord il s'agit d'une opinion personnelle (je crois) qui s'affirme mais avec réserve, dans une opposition, une série de négations, qui réfutent des propositions implicites, tournant autour de la croyance illusoire que les agriculteurs pourraient se

sauver par eux-mêmes. Il s'agit de l'explicitation d'une prise de conscience, et ce qui est critiqué, c'est au fond la croyance ancienne du sujet, qu'il a longtemps partagée avec la masse des cultivateurs : il affirme que sur ce point il se sépare d'eux.

Ce caractère personnel est cependant caché derrière la formulation générale, qui se manifeste notamment dans la dernière phrase, quasiment posée comme une loi. C'est qu'elle est affirmée depuis la place du NOUS -petits agriculteurs-, d'un être social, doté d'un statut objectif par la réalité sociale. Elle suppose le déplacement du vécu singulier à la situation réelle, profonde, de la classe.

L'affirmation cependant est parsemée d'hésitations : je crois signifie aussi bien : «j'ai la certitude» que : « je me demande si ». C'est que, dans les déplacements qui lui ont permis de se déprendre de son égocentrisme, le sujet s'est mis sur des positions diverses, voire opposées : sur celle de l'idéologie de la lutte des classes, lorsqu'il envisage l'alliance des paysans avec les ouvriers, sur celle de l'idéologie de «l'intérêt général», qui est celle de la bourgeoisie, lorsqu'il parle de «l'ensemble de la nation, de l'ensemble du monde». Le syncrétisme, outre son expression stylistique -silences, reprises, etc...- se manifeste au plan sémantique par le caractère ambigu des notions : ouvriers = tous ceux qui travaillent, salariés aussi bien sans doute que petits propriétaires ; monde : s'agit-il de l'ensemble des nations ou de «tout le monde». Le sujet ne semble pas réaliser le caractère ambigu de son analyse de la situation : il juxtapose des propositions divergentes parce qu'il ne prend pas conscience de la pluralité des groupes sociaux qui l'influencent.

On peut formuler une série d'hypothèses pour comprendre la formation de cet ensemble de caractéristiques.

1. Son caractère social d'abord : que le sujet se mette à la place du personnage -du paysan français ici- tient aux liens d'intérêts communs qu'il a contractés avec une catégorie sociale qui se trouve dans les mêmes rapports de production que lui : lutte commune, dans le travail sur la terre, dans l'acquisition des instruments, dans la vente des produits. Sans doute cette catégorie sociale est-elle divisée, et la «socialité» paysanne de chaque cultivateur varie en fonction des groupes concrets dont il a fait l'expérience : celui-ci est passé par une série d'expériences : aide familial de son père, participant à une banque de travail, membre du C.N.J.A., syndicaliste F.N.S.E.A., etc..., qui l'ont amené à se désimpliquer de pratiques et de représentations où d'autres restent engagés. Le NOUS qui parle est un groupe à l'état naissant, encore incertain, un possible tout autant qu'un réel. Réel, car il y a des structures, dans les rapports de production, qui lui confèrent son existence de groupe de petits propriétaires (ou en puissance de l'être par héritage), en lutte contre le capitalisme monopoliste (sans en avoir toujours conscience), revendiquant son droit à l'existence auprès de l'État. Possible,

car ce groupe se sent menacé dans sa lutte : la structuration d'une représentation de soi, d'une analyse de la situation et du dégagement d'un programme d'action ont pour but précisément de faire passer ce groupe du possible au réel reconnu, institutionnalisé dans la société globale, en définissant les activités qui le sauveront.

On peut donc émettre l'hypothèse : la structure de la R.S. correspond à une certaine forme de la lutte sociale, et s'effectue de façon à orienter cette lutte vers l'avènement d'une structure nouvelle des rapports sociaux. En corollaire, on peut dire que la R.S., dans un groupe social donné, a autant de variantes qu'il existe d'engagements différents dans cette lutte, engagements fondés dans des rapports différents avec les instances sociales et les idéologies existantes : par exemple, deux agriculteurs de même statut économique, dont l'un passe par des expériences de coopération et l'autre pas, ou dont l'un est touché par une idéologie type C.N.J.A., l'autre par l'idéologie marxiste, auront des R.S. différentes.

2. La R.S. se construit par dénégations. Précisément parce qu'elle est faite pour servir dans une lutte, elle procède par la critique des conceptions qui animent aussi bien le groupe en conflit dont se détache une catégorie sociale, que les adversaires découverts au cours de cette lutte. Ainsi les jeunes agriculteurs proches de notre sujet s'opposent-ils essentiellement à «la Finance», au capitalisme financier avec lequel ils sont en démêlés à propos de leurs emprunts pour investissements ; ils vont donc récuser des solutions préconisées par les alliés gouvernementaux, administratifs ou syndicaux de la Finance. Mais ils sont en opposition aussi, comme notre sujet, avec leurs parents attachés à une conception traditionnelle de l'agriculture, vouée à la ruine économique et à la mort culturelle, ou encore avec des conceptions comme celle qu'ont pu véhiculer le C.N.J.A. ou des organisations analogues.

L'hypothèse ici serait : les propositions d'action s'appuient sur la critique de représentations sociales antérieurement constituées, dont la catégorie sociale en formation doit se défaire pour parvenir à la définition d'elle-même. Les dénégations constituent la mise en évidence à la fois de ces R.S. antérieures et de leur inadéquation à faire face aux problèmes nouveaux. Dans leur structure elles sont donc tributaires des dires des porteurs des R.S. passées, et de leur confrontation avec la situation sociale telle que la vit et la voit la catégorie sociale nouvelle.

3. La R.S. est syncrétique parce qu'elle met en jeu des processus inconscients de méconnaissance et de déni, liés à l'incapacité des sujets à opérer une analyse ordonnée (scientifique) de la situation, à leur assujettissement à une idéologie de la société et du moi.

La R.S. juxtapose des jugements venus d'idéologies divergentes, elle ne

s'interroge pas sur leur compatibilité, parce qu'elle a été élaborée au cours d'expériences distinctes, dont chacune donne aux sujets d'un groupe donné l'occasion de formuler des dénégations diverses. Il y a par exemple chez les jeunes agriculteurs novateurs une couche de représentations qui relèvent de leur origine dans des familles paysannes traditionnelles, où le père tend à conserver la direction sans partage de l'exploitation, ce qui les amène à chercher des moyens de se libérer par l'adoption d'idéologies «modernistes» comme celles qui se rencontrent au C.N.J.A. Mais la dénégation du passé n'est pas telle qu'elle ne conserve certains éléments de l'idéologie traditionnelle, ou de celle des dirigeants politiques. C'est ce qu'exprime notre agriculteur, qui après avoir laissé affleurer l'idée d'une solidarité des classes exploitées, la corrige involontairement en réintroduisant (peut-être à cause de ses interlocuteurs ?) celle de la solidarité nationale. Il y a donc méconnaissance de la disparité des positions adoptées. Mais suffit-il de parler de méconnaissance ? L'inconscience d'une contradiction interne tient à la division du sujet, à son morcellement en plusieurs centres de réflexion et d'action, en plusieurs personnalités. Tout se passe comme si ce clivage, le sujet refusait de le mettre en question par suite des attachements simultanés qu'il porte à des expériences diverses, à des relations interpersonnelles qui appartiennent à plusieurs univers. Nous serions ici en présence d'un déni (selon le terme psychanalytique : Verleugnung) : le refus de reconnaître l'absence d'articulation entre les deux propositions aurait son origine dans un refus de reconnaître le clivage du moi. Ces agriculteurs novateurs rejettent (Verwerfen) inconsciemment la perception du désaccord entre ces jugements parce qu'ils refusent de se détacher d'une partie de leur histoire, de certains de leurs attachements. Ils refusent de choisir, ou encore d'harmoniser leurs jugements en les situant dans une perspective unitaire, pour ne pas sacrifier une étape de leur personnalisation.

Deux interprétations sont possibles pour rendre compte de ce jeu de cache-cache avec sa propre contradiction. L'une, qui serait proche des théories que P. JANET développait dans «l'Automatisme psychologique», imputerait la méconnaissance à l'insuffisance d'un pouvoir de synthèse, et on pourrait invoquer pour en rendre compte l'absence d'instruments d'analyse conceptuelle : nos agriculteurs n'ont pas les informations, les théories, qui leur permettraient de critiquer chacune des idéologies qui les inspirent, afin de retenir l'une ou l'autre, ou d'en forger une troisième. L'autre dans une orientation psychanalytique, découvre sous cette incapacité apparente le refoulement d'un traumatisme (cela fait mal de reconnaître qu'on a bâti une part de sa vie sur une croyance, une espérance illusoire) : on reste attaché, «malgré tout», à ses premières croyances, car elles ont servi à dessiner un idéal du moi qui ne peut être arraché de soi sans risquer une crise : il s'agit d'une défense du moi, et le fonnement du masquage de la contradiction est de type affectif.

Nous croyons que les deux processus interviennent. Il est vrai que les agriculteurs s'accrochent à l'idée de leurs différences avec les salariés : ils ont une propriété, ils y agissent à leur guise, et cette évaluation de leur statut contribue à les

rendre peu perméables aux théories sociales qui mettent l'accent sur la nécessité d'une alliance des diverses couches exploitées. En ce sens, on peut certainement parler de déni. Mais il est vrai aussi qu'ils disposent de peu d'informations sur le sens de l'évolution économique et sociale : ni l'école, ni les mass média ne leur apportent d'information précise, scientifique, sur la nature et les origines de la crise dans laquelle ils sont plongés. Il y a bien méconnaissance. Ils sont amenés à construire leurs représentations sociales à partir de fragments disparates d'idéologies diverses, rassemblés en fonction d'expériences, de conversations avec des personnalités influentes, dans la direction du désir d'autonomie, d'indépendance sur leur terre que leur ont transmis leurs parents. C'est ainsi qu'ils souligneront, pour rendre compte de leurs difficultés, l'effet de la concurrence étrangère (en fonction d'une idéologie nationaliste), ou l'ignorance, l'attachement aux traditions, voire l'indolence (en fonction de stéréotypes moralisateurs répandus par les idéologies religieuses ou laïques), et ils resteront peu sensibles aux informations sur les mécanismes économiques de la concentration de la propriété rurale - quand par rencontre elles parviennent jusqu'à eux.

L'hypothèse serait ici que le syncrétisme de la R.S. dépend :

- de la pluralité des désirs collecteurs d'informations qui coexistent dans les sujets d'un groupe,
- de la rareté des informations objectives qu'ils pourraient collecter sur leur situation,
- de leur peu d'aptitude à effectuer les analyses sociologiques qui pourraient éclairer celle-ci : ils n'ont que leur « bon sens », qui n'a jamais suffi à révéler la vérité.

4. La R.S. est engagée dans l'action, elle est un projet, lié à une représentation de soi confondue avec une représentation de l'Homme. Elle a une dimension existentielle ; elle est un des processus de la personnalisation.

On est ici au niveau de l'imaginaire : la R.S. n'existe qu'au travers des déclarations de sujets angoissés par la multiplicité des possibles qui s'offrent à eux, dont aucun ne les satisfait totalement. Cette angoisse les conduit à revenir sur leurs multiples cheminements passés, à tenter de s'en donner une perspective cohérente afin de bâtir un projet qui sacrifie aussi peu que possible les désirs successifs qui se sont formés au cours de leurs diverses expériences. Bien qu'elle participe des opinions élaborées dans un groupe, la R.S. est assumée par le sujet comme un moyen pour lui de trouver le sens de son existence. La R.S. est un acte, précisément parce qu'elle émane du dialogue du je et du nous. Comment fonctionne ce dialogue ?

Il part d'une question sur ce qu'il faut faire. On peut ici rappeler la notion

de «drame» proposée par POLITZER pour fonder une psychologie à la première personne. Rappeler aussi sa critique de la psychanalyse, qui risque de mécaniser ce drame en le faisant jouer par les personnages substantialisés que sont le ça, le sur moi et un moi qui est l'instrument de l'un et de l'autre, en faisant appel aux mécanismes omniprésents de la fixation à une étape du développement, de l'Oedipe, de la castration, etc... Le drame a, bien entendu, une dimension sociale, qui peut rester cachée, totalement ou partiellement, au sujet : dans le cas de nos paysans il est clair que la lutte grandiose, menée par le capitalisme international et les appareils étatiques. à sa disposition, pour assujettir les travailleurs en les rendant consentants à leur assujettissement, constitue le cadre à l'intérieur duquel s'inscrivent les rivalités du père et du fils, la tentation de «tout laisser tomber» et d'aller à la ville, les essais pour se sauver par la mécanisation, la coopération, etc... Mais cela, c'est le spectacle qu'on lit dans la presse et qu'on regarde, morcelé et désigné, sur l'écran rapetissé. Il n'y a drame que dans la mesure où aux forces anonymes et cachées se substituent les communications vivantes dans lesquelles ces forces s'affrontent par la médiation de personnes, masquées comme les acteurs antiques. C'est dans le trajet de ces dialogues -avec les parents, avec les jeunes d'une organisation coopérative, avec les membres de la coopérative- que sont remises en cause les voies traditionnelles, tracées par les coutumes, par l'école, par la pression de la société globale. Cette remise en cause est difficile : il en coûte sans doute à certains jeunes de quitter leur pays, d'abandonner la terre : chacun des drames ainsi vécus est tranché en fonction des raisons que l'on se donne pour justifier son choix. La somme de ces drames aboutit à dégager une ligne générale, plus ou moins cohérente, qui rassemble les conclusions des expériences sociales affrontées, qui interprète au feu des succès et des échecs les opinions émises par les multiples interlocuteurs qui ont aidé le sujet à prendre sa décision... «La C.E.T.A. familiale, j'y ai cru, puis j'ai compris ; la F.N.S.E.A., c'est des gros qui la dirigent; on ne peut rien en attendre; le G.A.E.C., c'est bien, mais ça ne suffit pas...». Il fallait le passage par une pratique sociale pour que ces évaluations se formulent : la prise de conscience des valeurs qui constitue l'aspect axiologique de la représentation sociale résulte de l'échec d'une hypothèse, qui déclenche le doute, la comparaison de plusieurs solutions, la recherche des origines de l'échec.

Nous formulons l'hypothèse que la R.S. dépend, dans sa construction, de la mise à l'épreuve d'opinions premières dans ce qu'on pourrait appeler des «essais de vie». Ces opinions sont des éléments d'une idéologie (celle de la paysannerie traditionnelle, celle des agriculteurs modernistes, celle de la solidarité des classes sociales par exemple) : elles puisent en elle, en son unité, une certaine crédibilité ; elles sont, en outre, adoptées par le sujet en fonction de l'attachement à ceux qui lui font découvrir cette idéologie et surtout qui satisfont des désirs de sécurité, de développement, etc... Quand l'entreprise engagée sur le fondement de ces opinions et de cette idéologie vient à échouer, il en résulte, soit le doute sur celle-ci, et la recherche d'une

nouvelle R.S., soit la formation de mécanismes de défense (résolution de la dissonance cognitive) ; les deux processus se produisent généralement simultanément, d'où la survivance des croyances anciennes au sein de la R.S. «nouvelle», et les écarts par rapport à la moyenne dans une population donnée.

REPRÉSENTATION SOCIALE, LUTTES SOCIALES, LUTTES IDÉOLOGIQUES

On pourrait rassembler ces remarques en affirmant que la R.S. n'est pas simplement un univers de jugements : une théorie primitive, un système de «représentats». Il est certainement plus juste, comme le fait MOSCOVICI, de voir en elle «un ensemble ordonné d'assertions évaluatives» (1961, p. 302-3), ce qui est en harmonie avec son affirmation qu'elle est un champ de représentations et une somme d'attitudes. La R.S. est un guide pour l'action sociale. Mais il nous paraît nécessaire ici de définir cette action en l'inscrivant dans le champ d'une lutte entre groupes. C'est parce qu'elle s'élabore dans un conflit social qu'une R.S. n'affirme jamais une proposition que sur le fondement de la négation d'une autre proposition -celle du groupe antagoniste-. Elle est la lutte sociale installée sur le plan des informations, et des jugements de valeur.

Ce caractère permet de rendre compte des conflits à l'intérieur des R.S. : elles juxtaposent des éléments de croyance-action disparates parce qu'elles relèvent d'univers antagonistes, sans que les sujets du groupe en aient pris conscience. MOSCOVICI insiste, non sans raison, sur le fait qu'une R.S. procède par la sélection, inconsciente, des aspects de la réalité qui sont favorables aux habitudes du groupe, elle procède par focalisation, par l'objectivation d'un modèle figuratif conforme aux postulats de vie du groupe, ce qui lui permet de mettre les conduites de ses membres à l'abri des contradictions internes - le succès de cette orientation de l'action aboutissant, par l'ancrage, à une sorte de cristallisation de la R.S. Ces processus de la sélection s'inscrivent dans la perspective des antagonismes sociaux - dans un domaine défini : politique, artistique ou religieux, ou dans plusieurs domaines. Ces antagonismes, d'une part, n'excluent pas que sur quelques points il n'y ait des croyances communes, qui se juxtaposent aux croyances opposées, qui les pénètrent même. C'est ce que les historiens des religions ont souvent mis en lumière. Dans ces antagonismes par ailleurs il arrive qu'un groupe adopte quelques unes des notions proposées par ses adversaires, que ce soit dans un but de mystification (comme le national-socialisme), ou dans une auto-mystification, le groupe se rangeant sur les positions de son adversaire par un glissement quasiment inconscient, quitte à créer une scission en son sein. Mais le groupe se défend sans cesse contre son assimilation au groupe adverse, et c'est alors que peut intervenir la sélection individualisante, le «parti-pris» : affirmation volontariste de son originalité par la critique des représentations qui dominent dans le groupe à la fois proche et opposé.

Dire que la R.S. est un moment des conduites sociales et culturelles - celui

où les individus d'un groupe définissent, dans une situation donnée, leurs problèmes, leurs adversaires, leurs alliés, les étapes de l'action à entreprendre - c'est affirmer qu'elle n'est pas un donné, qui s'impose aux individus, mais un acte, d'autant plus difficile à exécuter qu'il embrasse davantage d'objectifs divergents. Cette remarque oppose la R.S. à la «représentation collective» telle que DURKHEIM la comprend : comme une totalité de croyances obligatoires, qui organise le champ des relations à établir entre les divers aspects du réel, et la valeur qu'on doit leur attribuer. Nous faisons au contraire l'hypothèse que la R.S. est construite, dans les communications qui s'instaurent entre les individus d'un groupe, au moyen de dénégations, c'est-à-dire de jugements assumés par les sujets dans un effort pour définir consciemment une perspective d'action.

Cela ne signifie pas cependant que la R.S. soit consciente de part en part : sa construction en effet trouve ses points d'appui dans une idéologie, c'est-à-dire dans un certain nombre de postulats cachés - qui ne seront mis à jour qu'au travers de conflits et de débats souvent tâtonnants -, et elle se sert d'instruments linguistiques : signifiants polysémiques, syntaxe inductrice d'hypothèses, qui fonctionnent à l'insu du sujet ; entre les postulats et les instruments, les interactions sont incessantes : chaque idéologie est prisonnière de la langue qu'elle se donne. Nous pourrions alors formuler les hypothèses :

- 1 - Toute R.S. se développe sur le fondement d'une idéologie sans saisir d'emblée tous les liens qu'elle soutient avec elle.
- 2 - Elle intervient aux points où cette idéologie rencontre des obstacles, parce que les rapports de production qui fondent celle-ci sont venus à changer.

A titre d'illustration, on voit que le participant du G.A.E.C., dans sa recherche d'une communauté de production, s'appuie sur l'idéologie traditionnelle de la coopération dans la famille paysanne - idéologie inconsciente, où chaque membre est engagé par des habitudes de travail inculquées dès l'âge de 6 ou 7 ans, acceptées par tous, source de valorisation pour chacun. Et cependant il s'oppose à elle, c'est contre elle qu'il propose la R.S. d'une coopération interfamiliale, en raison de la crise et de l'impuissance de l'exploitation familiale à effectuer les investissements indispensables, et de son caractère patriarcal. Les rapports de production ont changé, rendant désuète la hiérarchie des valeurs anciennes, et provoquant la recherche de nouvelles relations, et la prise de conscience de quelques unes des insuffisances des précédentes. Ainsi l'idéologie de l'agriculture familiale est à la fois le fondement (inconscient) et le repoussoir (conscient) de la construction de la R.S. «G.A.E.C.», et celle-ci constitue un moment et un facteur de l'évolution de l'idéologie.

On peut préciser ces hypothèses à partir de quelques unes des remarques

faites par les marxistes sur la notion d'idéologie. ENGELS montre la nature ambiguë de cette dernière : elle est fondée dans le développement économique et social, elle en est l'expression, mais ce rapport est caché, parce que l'idéologie est «la poursuite d'idées en tant qu'entités vivant d'une vie indépendante et uniquement soumises à leurs propres lois» (Ludwig FEUERBACH, 1947, p. 52) ; elle semble autofondée sur un système de représentations qui se développeraient par un processus essentiellement cognitif, lequel serait le fait, selon les uns, de quelques individus, selon d'autres, des masses, du peuple, des groupes. L'origine économique de la structure de l'idéologie est masquée par les apports successifs de représentations en grande partie imaginaires, depuis le reliquat des croyances qui remontent à la préhistoire, et qui essaient de compenser l'ignorance par les fictions, croyances constamment enrichies par les productions idéologiques que suscitent les transformations sociales. Elle est masquée aussi par le rôle que joue l'idéologie dans l'organisation de la vie sociale : «le juriste s'imagine qu'il opère par propositions à priori, alors que ce ne sont que des reflets de l'économie... tout est mis la tête en bas. Et ce renversement, qui, tant qu'il reste inconnu, constitue un point de vue idéologique, réagit à son tour sur la base économique et peut la modifier, dans certaines limites...» (lettre à C. SCHMIDT, *ibid.*, p. 128).

Il y a en fait toute une organisation du «point de vue» -de l'illusion- idéologique. Les idéologies religieuses, juridiques, philosophiques, artistiques... se développent dans un certain ordre et se soutiennent les unes les autres. On voit par exemple comment l'idée de Dieu, ou l'idée de Nature humaine, peuvent diriger l'élaboration d'une philosophie qui agit sur le droit, sur la littérature, avec d'incessantes rétroactions. Ce système peut pendant un temps étayer un certain type de rapports de production. Ainsi dans le Larzac où se trouve le G.A.E.C. étudié, la relation au Dieu catholique, le droit de propriété, la morale familiale, l'école confessionnelle, l'idéologie politique conservatrice ont (partiellement) mis les paysans à l'abri des anxiétés qui étaient vécues ailleurs, ont notamment freiné un exode massif. Le processus économique ne s'en est pas moins poursuivi, et il a fait éclater l'inadaptation des anciennes structures économiques. C'est sur le fondement de cette crise que l'idéologie est remise en cause, précisément dans la R.S. : celle-ci est la prise de conscience des aspects de l'idéologie les plus contrariés par la crise, d'où la restructuration partielle de cette idéologie.

Prise de conscience partielle : un postulat de l'agriculteur traditionnel - une évidence pour lui - c'est que la condition de salarié est inférieure à celle du propriétaire : «Il s'imaginait, dit notre sujet de son père, que d'avoir une exploitation et de partir salarié, c'était se diminuer, et que je pourrais pas accepter ça. Alors que pour moi ça me diminuait pas du tout». Ce qui le délivre de cet «imaginaire», c'est la conscience que le petit propriétaire est «le salarié des grosses entreprises», réalisée au travers de plusieurs expériences peu fructueuses pour trouver un compromis. Mais les couches de représentations moins directement liées à la crise, ou plutôt à ce que le

sujet a appris à en percevoir, sont à l'abri de sa révision critique. La commercialisation des produits, l'organisation internationale des marchés, les nationalisations, les moyens utilisés par le gouvernement pour se gagner les paysans affleurent à sa conscience, mais faute d'une information économique, forment une représentation morcelée, «en îlots», selon l'expression de WALLON. Quand se pose la question de savoir s'il accepterait de travailler, dans une agriculture nationalisée, le prestige de la propriété réapparaît : elle est comme une condition de la liberté. Ou encore si on pose le problème d'associer les femmes au G.A.E.C., le postulat de leurs «différences» resurgit pour les écarter. La restructuration de l'idéologie est toujours menacée par le passé du groupe.

CONCLUSION

En définitive, la R.S. est déterminée par le mouvement profond des transformations de la société, dont le matérialisme historique fournit une interprétation à notre avis toujours valable. Ce sont les phénomènes de la concentration de la propriété rurale, et, au delà, du capitalisme monopoliste international qui viennent atteindre dans leur ferme les cultivateurs du Larzac : ils les contraignent à réviser leur idéologie ancestrale de paysan maître sur sa terre, capable par son labeur acharné de conquérir aisance et considération, chef de famille respecté par ses enfants, homme de raison hostile à tous excès et extrémismes... Mais l'idéologie, comme le remarque ENGELS, ne se transforme pas d'un coup ; elle a l'indépendance relative que lui procure sa structure «à emboîtements» successifs : ses aspects politiques s'appuient sur des couches morales, religieuses plus «profondes», c'est-à-dire à la fois plus anciennes dans l'histoire et davantage liées à des problèmes vécus au cours de l'enfance dans la construction de la subjectivité au sein des relations interpersonnelles (comme l'ont vu les freudiens et les walloniens). Si bien que la crise économique peut ébranler quelques conceptions sociales sans toucher à l'idéologie dans la totalité.

Mais les transformations sociales ne construisent la R.S. qu'à l'intérieur de l'action des sujets. Cette action a plusieurs caractéristiques interdépendantes. En premier lieu c'est une action de groupe : elle est le fait d'une multiplicité d'individus, en communication entre eux par des canaux divers, appartenant à un sous-ensemble de la société-classe, profession, église... La communication est souvent indirecte, par un leader, un journal, un livre, et pour ainsi dire anonyme, mais elle peut être directe également, dans les discussions et les entretiens. Ces échanges de position contribuent à créer un sentiment d'appartenance commune, de fraternité. C'est sur ce fondement que se définit, dans un long cheminement, la R.S. en tant que révision de l'idéologie du groupe.

C'est ici la deuxième caractéristique de l'action des sujets : quand le groupe se heurte à des problèmes imprévus, il se développe parmi ses membres un sentiment

de doute, d'insécurité, d'angoisse même, qui favorise la comparaison avec d'autres groupes. C'est alors, que grâce à cette comparaison, le questionnement sur les origines des difficultés : la R.S. n'existe d'abord qu'à titre d'hypothèses confuses qui se heurtent et dont les sujets discutent la valeur. C'est aussi le moment de l'imaginaire : les individus se déplacent de leur mode de vie dans un autre, sur le plan de la rêverie -et ce déplacement déjà les désassujettit de leur dépendance à l'égard des règles et des postulats traditionnels, il les rend sujets en les plaçant devant la possibilité de rompre avec un attachement inconscient aux coutumes. Ce rôle de l'imaginaire dans l'élaboration des R.S. est très apparent dans les conversions, mais aussi dans les engagements politiques ou culturels : il est celui de la prise de conscience des postulats idéologiques grâce à leur mise en relief sous un fond de représentations qui leur sont opposées.

Un troisième caractère de l'action des sujets dans l'élaboration de la R.S., c'est qu'elle met en jeu toutes les ressources de «l'intelligence» : elle est une tentative de rationalisation, perceptible déjà dans les mythes primitifs. Elle use en effet des principes d'identité, de non contradiction, de causalité : elle vise à la cohérence logique et à l'explication déterministe, même quand elle n'y parvient qu'imparfaitement. Elle est née, en effet, d'une question sur la nature des relations du sujet à son environnement -pourrai-je vivre sur ma terre, se demande le paysan, et un autre : y a-t-il un Dieu qui me juge ? ou encore : de quelles libertés est-ce que je disposerai dans un régime socialiste ?- Pour répondre, il faut faire cette analyse du réel que tentent les philosophes : quelle est l'origine de la mévente des produits agricoles ? Comment diminuer le prix de revient ? De telles questions peuvent mener, au cours des discussions, jusqu'à l'investigation des mécanismes les plus généraux de la société contemporaine ; ce n'est pas possible sans l'intervention des processus intellectuels : définition des concepts, critique des hypothèses issues de l'imaginaire et de l'analogie, tentatives pour éviter les contradictions internes, pour vérifier la causalité.

Ce qui caractérise cependant la R.S., c'est que cette intervention de la méthode y est spontanée ; elle n'est pas menée à son terme et constamment resurgissent les processus de la logique des passions : refus de mettre en question un postulat, incapacité à prendre une conscience claire de sa prépondérance dans l'organisation des raisonnements. La R.S. apparaît de ce point de vue comme assumée par la contradiction interne entre des valeurs à priori (celles du groupe d'appartenance) et un effort de logique (suscité par ce qu'il y a de rationalité dans notre civilisation, par les approches, plus ou moins directes, plus ou moins étroites, du «point de vue scientifique»).

Il nous semble donc que la R.S. est, en elle-même, une recherche, située à plusieurs niveaux des conduites : dans la communication, et donc dans la mise en oeuvre du langage, dans les actions sociales : participation aux luttes que se mènent les groupes sociaux, inquiétudes ou enthousiasmes qui en découlent, tentatives pour mettre

un peu d'ordre dans l'imaginaire des projets spontanés, pour les contrôler en fonction de la réalité sociale, des essais de vie et de leurs résultats. Elle n'est pas un donné dans lequel naîtraient et grandiraient les sujets. A la rigueur, on pourrait dire cela de l'idéologie, puisqu'elle est, comme les rapports de production qu'elle exprime, un « milieu » d'existence et d'acculturation pour les individus. A la rigueur : car l'idéologie ne doit pas être considérée, comme c'est le cas dans certaines formulations d'ALTHUSSER, comme un système (11), mais comme un complexe dans lequel jouent les contradictions qui reflètent les luttes entre les groupes, entre les classes. C'est précisément dans la construction des R.S. par les membres de ces groupes rivaux que se manifestent les changements en train d'intervenir au sein des rapports sociaux.

Parce qu'elle est action des sujets, la R.S. apparaît dès lors dans sa double fonction. De restructuration des institutions - l'exemple que nous avons étudié indique assez qu'il s'agit de la part des paysans intéressés d'une tentative pour briser avec les normes de la culture privée, mais il en est ainsi de toutes les R.S., puisqu'il y va toujours en elles d'un changement plus ou moins profond dans l'organisation des rapports entre les individus, d'un projet de socialité nouvelle. De personnalisation aussi - puisque ce projet ne concerne pas seulement la définition de rapports de force, mais l'affirmation d'une nouvelle hiérarchie des valeurs, d'une distribution nouvelle de chaque type de conduite - travail, éducation, culture, sexualité, politique - dans le temps de vie de l'individu. L'étude des R.S. apparaît donc comme un moment important dans l'analyse des changements sociaux.

OUVRAGES CITÉS

- L. ALTHUSSER - Pour Marx, Maspero, 1965.
K. MARX, F. ENGELS - Écrits philosophiques, Éditions sociales, 1947.
S. MOSCOVICI - La psychanalyse, son image, son public, P.U.F., 1961.
M. PLON - Sur le sens de la notion de conflit et de son approche en psychologie sociale, Laboratoire de psychologie sociale PHE, VIe section, Paris.
H. WALLON - Revue ENFANCE, n° 3 - 4, 1959.
Les origines de la pensée chez l'enfant, P.U.F., 1963.
-

NOTES

- (1) - Groupement agricole d'exploitation en commun.
(2) - L'entretien a été réalisé durant l'année universitaire 1972-1973 (fin 1972).

- (3) - H. WALLON (Les milieux, les groupes et la psychogenèse de l'enfant - *Enfance*, n^{os} 3-4, 1959) : met en évidence, à propos de l'enfant, les mécanisme de sa confrontation avec le groupe qui présente «deux exigences opposées» : l'assimilation aux autres participants du groupe et l'identification au groupe d'une part, la différenciation et la visée d'autonomie face aux membres du groupe d'autre part.
- (4) - H. WALLON, à propos de la pensée par couples, note qu' «il n'y a pas de pensée ponctiforme mais dès l'origine dualisme ou dédoublement... Le couple est l'ultime degré en deçà duquel il n'y a pas de pensée formulable. Ce qu'il semble combiner est ce qui est le plus spontanément uni dans un champ quelconque de l'activité mentale : automatisme de sens, d'expression verbale ou d'expérience» (souligné par nous) - Cf. Les origines de la pensée chez l'enfant (PUF 1963, p. 44 sq).
- (5) - Centre départemental des jeunes agriculteurs.
- (6) - Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles.
- (7) - Sur la distinction entre la politique et le politique, voir des indications dans «Sur le sens de la notion de conflit et de son approche en psychologie sociale» M. PLON (Laboratoire de psychologie sociale, E.P.H.E. - VI^e Section, PARIS) : Note 3, page I, II.
- (8) - L'opposition base/direction traduit ici son embarras ; mais d'autre part et surtout, à l'instar de la conception dominante de la politique qui privilégie l'aspect «administratif» au détriment (ou à l'encontre) de l'aspect «expression d'intérêts antagonistes», elle tend à nier les différences, voire les divergences ou oppositions de conceptions qui peuvent se faire jour dans l'orientation de la lutte syndicale.
- (9) - A l'évidence se justifie la nécessité de l'analyse régressive, et en définitive, d'une mise en perspective génétique de ses conduites psycho-sociales. S'impose en même temps, l'exigence de saisir ces conduites au travers des conditions institutionnelles dont elles visent la restructuration.
- (10) - Resterait à examiner l'aspect axiologique de celle-ci -et le rôle médiateur de cet aspect- dont on peut saisir des indications dans la présence répétée de formules de type normatif : «il faut», «je verrais», «c'est pas pensable», etc...
- (11) - C'est «un système, possédant sa logique et sa rigueur propres de représentations (images, mythes, idées ou concepts selon les cas) doué d'une existence et d'un rôle historique au sein d'une société donnée» (op. cit., p. 238).